

LA SAGA DES GRANDS PUIITS

Internet est devenu un outil incontournable qui nous permet d'échanger et d'accéder à un nombre prodigieux d'informations. Mais, chaque progrès a son revers ; internet reste froid, il nous donne des listes constamment mises à jour des grands gouffres ou des grands puits, mais il a tué l'aventure humaine liée à leur exploration. Faute d'un nombre d'acheteurs suffisant, qui éditerait aujourd'hui un atlas détaillé des grands gouffres du monde [1] ? Jeunes lecteurs de Spelunca, souvent rivés à votre Smartphone, aurez-vous la patience de lire intégralement les lignes qui suivent ? En écrivant cette saga des grands puits, je vais me bercer dans la douce illusion que oui !

Il ya deux visions du puits : celle du quidam qui passe à côté et celle du spéléologue. Pour le berger ou le chasseur, le puits qui allie verticale inquiétante et obscurité, évoque plutôt la mort. La nature a horreur du vide et il en a résulté de nombreuses légendes et histoires extraordinaires, c'est par là que nous commencerons notre saga.

Pour le spéléologue, il en est tout autrement. Si la grotte est féminine, pleine d'onction et de douceur, se laissant pénétrer sans résistance, le gouffre impose le respect et l'admiration craintive. Le sifflement de la pierre qu'on y jette et qui troue le noir d'une manière inquiétante, est « délicieusement enivrant » ! Il laisse supposer toutes les problèmes et émotions que nous procurera la descente. On s'extasie devant de belles concrétions, on s'enthousiasme quand on trouve une salle immense, on s'enfièvre quand on butte devant une grande verticale.

CAVERNERIES DU HAUT PAYS

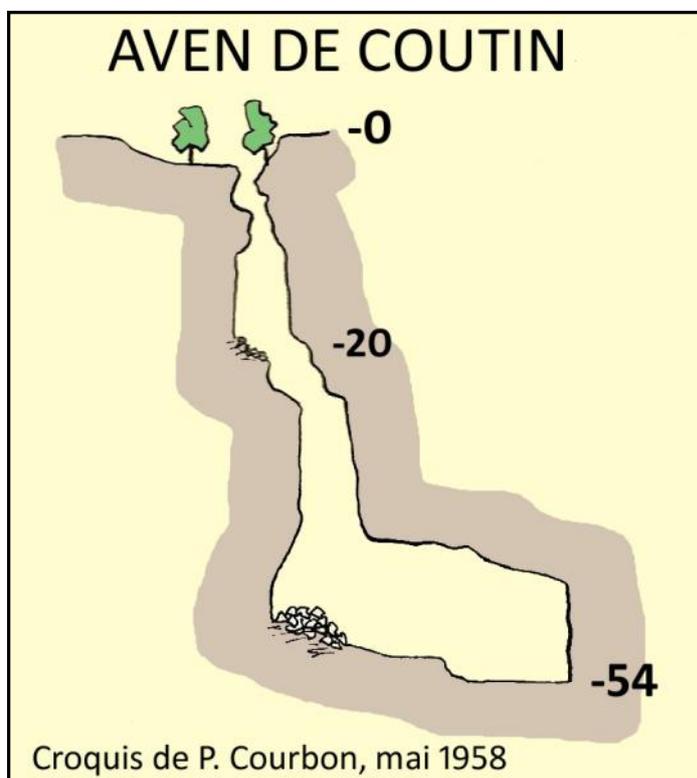
En 1957, alors que je faisais un stage topographique à Banon, je rencontrais Pierre Martel (1923-2001), à ne pas confondre avec Edouard-Alfred. Pierre Martel, spéléologue connu du Haut Pays de Giono, était le curé d'un petit village au sud de Banon. Il m'avait indiqué quelques cavités à explorer. J'ai reproduit ci-après, quelques lignes qu'il avait écrites dans un bulletin de l'association *Alpes de Lumière* qu'il créa à cette époque [2]. Je les ai trouvées caractéristiques de la vision d'un gouffre par les non spéléologues.

L'Aven de Coutin

« Il y avait dans les collines de Banon, au quartier de Coutin, un gouffre célèbre, où tous les charretiers allaient autrefois jeter leurs bêtes mortes. Mon grand-père qui avait quelques terres dans le quartier, me parlait inmanquablement de ce trou, lorsque notre vieille mule tirait notre charretton vers ces bois. Il me parlait du dangereux entonnoir qui précédait l'abîme, et le long duquel rien ne pourrait me retenir, si un jour je m'y aventurais ; il me décrivait la mort affreuse que je ferais en dégringolant « sans jamais m'arrêter », dans cette épouvantable cachemaille ! Nous étions élevés, et c'était la sagesse, dans la terreur des gouffres.

Il était normal que, lorsque commencerait à pointer l'âge de raison, quelque vingt ans plus tard, je n'eusse qu'une envie, celle d'être spéléologue, par esprit de contradiction. Et c'est ainsi que je revins un jour à l'aven de Coutin, que j'y descendis et que par extraordinaire, j'en ressortis. Etant descendus six, nous ressortîmes même sept, ce qui donna au brigadier Guillermet l'occasion d'un rapport sensationnel ! Il relatait comment nous avions rencontré en bas du trou un personnage qui nous y

attendait depuis au moins cinquante ans. L'imagination des gens de Banon fut même un précieux moyen d'investigation, car ils identifièrent tous « parfaitement », dans le soulier, le crâne humain et les quelques ossements de brebis et de cheval que nous avons remonté, les restes d'un malheureux compatriote du début du siècle qui avait eu quelques chagrins particuliers et dont on avait noté alors la disparition !



Pour le spéléologue, Coutin n'est qu'un modeste petit gouffre, mais quelles histoires en dessous de tout n'a-t-il suscitées!

Mais, je n'ai pas épuisé l'histoire de l'Aven de Coutin, du moins telle que me la racontait le père Martin-Delhomme. Il y avait eu autrefois à Banon, du temps de l'un ou l'autre Napoléon, un triste personnage qui, on ne sait à la suite de quelle fantaisie, avait eu l'idée de trucider son voisin. Il s'enfuit, fut dénoncé, poursuivi, arrêté, traduit en justice et condamné à mort. La veille du jour néfaste, un magistrat proposa de laisser le condamné choisir entre deux peines jugées équivalentes : ou essayer la guillotine, ou se laisser descendre au bout d'une corde dans l'Aven de Coutin, d'où il serait retiré mort ou vif au bout de 24 heures. Le condamné préféra sans hésitation la guillotine ! »

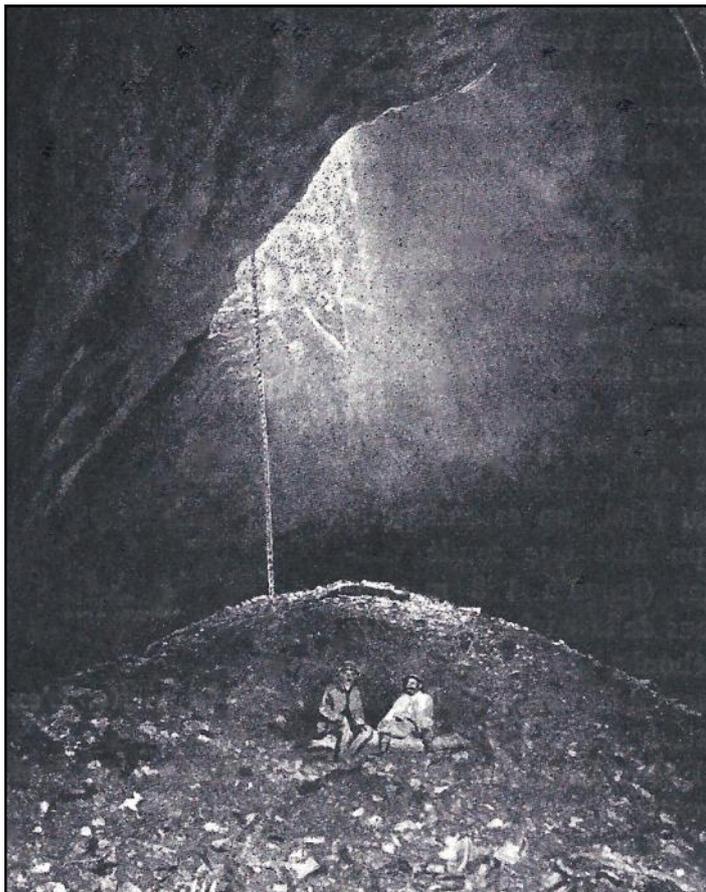
Interdit aux enfants !

Interdit à tout bon chrétien, l'accès à ces trous ! Je me rappelle encore les récits de notre berger, le Bonnet ; il nous en parlait le soir dans la demi-obscurité qui créait un climat favorable à ses noires histoires.

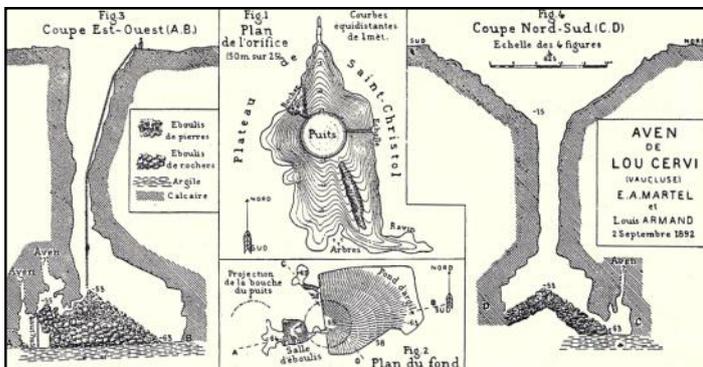
« J'étais alors berger du côté de Saint-Christol, il y a là des trous épouvantables, dont il ne faudrait pas t'approcher, mon petit. Tous ceux qui s'en sont approchés y sont tombés et on ne les a plus revus. Il n'y en a qu'un, un monsieur de Paris qui avait toujours un chapeau de paille, qui vint autrefois descendre avec des cordes et des échelles et qui en ressortit. Mais, il n'était certainement pas bien normal. On m'a dit qu'il avait laissé au fond de l'Aven de la Servi, dans une sorte de niche, une bouteille de champagne et un mot de bienvenu pour*

celui qui y redescendrait le premier après lui ! »

* Ce Monsieur de Paris était évidemment Edouard-Alfred Martel.



Le spectaculaire aven de la Servi avec une verticale de 53 m.



L'Abîme de Cruis expliqué par l'autre Martel [3]

« Cet aven marqué sur le 80.000^e, est très célèbre par ses légendes et les tentatives de descente dont il a été l'objet. On lui prêtait 33 m de diamètre et 66 m de profondeur : or l'orifice ne mesure que 10 m sur 8 et la profondeur est limitée à 12 m (4 sept. 1892) ; en bas deux vipères ». Martel nous narre ensuite l'épisode de 1870, celui du berger englouti avec son troupeau et quelques légendes colportées par la rumeur... « Déjà narré par Papon, du temps de Louis XVI, un prêtre s'était fait descendre au bout d'une corde au fond de cet abîme. Il ne vit dans les hiboux et autres oiseaux nocturnes qui voltigeaient autour de lui, que des spectres affreux. A une époque où l'imagination était continuellement échauffée par les contes absurdes de sorciers et de revenants, l'illusion fut si forte que le bon prêtre en perdit l'esprit et resta fou toute sa vie ».

Le Caladaire

Dans notre Haut Pays, il y eut aussi l'histoire de l'aven du Caladaire à Montsalier, près de Banon, où en 1946 les premiers explorateurs trouvèrent au bas du puits

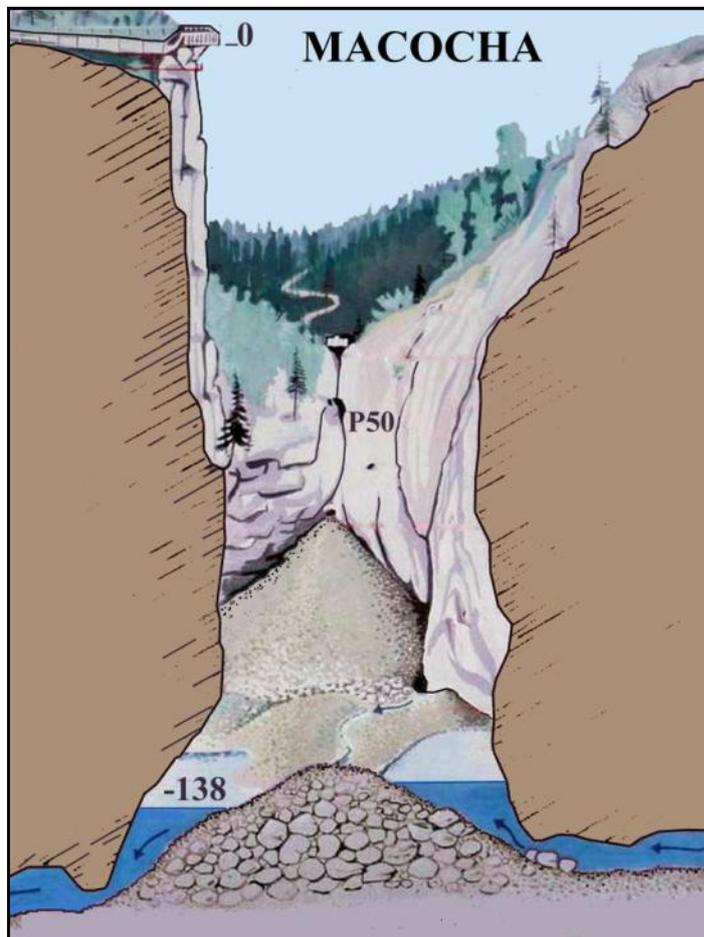
d'entrée un cadavre humain et des brodequins. Deux histoires se branchent sur cette découverte. Les brodequins indiquèrent qu'on avait là le cadavre d'un cantonnier (Caladaire en Provençal) disparu bien longtemps auparavant, sans doute précipité dans le gouffre par un mari jaloux et éconduit ! Par contre, Pierre Martel nous raconte l'histoire du charron Donat précipité dans le gouffre par des charbonniers auxquels il aurait dérobé du bois.

SPELEOLOGUERIES VERTICALES

Les premières descentes historiques

Macocha. Les premiers écrits concernant la descente d'un grand puits dans un but d'exploration raisonnée ne datent que du 18^e siècle. D'après Martel, en 1748, sur l'ordre de l'empereur d'Autriche, le mathématicien Nagel se fit descendre au bout d'une corde, dans le grand puits d'accès de la rivière souterraine de Macocha. Après une verticale de 50 m il en atteignit les rives à la profondeur de 138 mètres, où il fit des mesures de température. Nous n'avons pas d'autres détails sur la manière dont il fut descendu.

Le spectaculaire puits de Macocha peut être descendu par une verticale de seulement 50 m.



L'Hoyo del Aire. Un autre « verticalerie » étonnante se déroula en Amérique du sud. En 1851, le Révérend Père jésuite Romualdo Cuervo se fit descendre dans un panier au fond de l'immense puits d'entrée de l'Hoyo del Aire en Colombie, avec une verticale absolue de 115 mètres! Nous n'avons pas eu de compte-rendu de cette descente et espérons que l'audacieux ecclésiastique n'eut pas la réaction du curé descendu dans l'aven de Cruis ! C'était à l'époque la plus grande verticale descendue, bien avant Rabel (1889) et Kacna Jama (1891) en Europe.



Le monumental Hoyo del Aire en Colombie, descendu en 1851

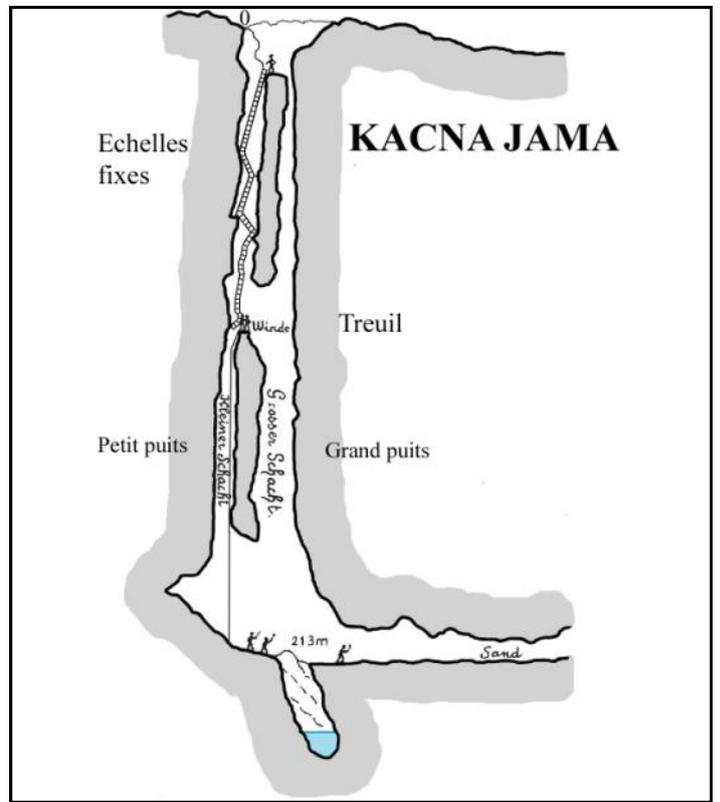
L'AVENEMENT DE LA SPELEOLOGIE

La spéléologie moderne, avec l'exploration systématique d'une région, prit naissance au début du XIX^e siècle, dans l'empire austro-hongrois : en Slovénie et autour de Trieste. C'était bien longtemps avant que Martel ne commence sa prodigieuse carrière en 1885. Pour descendre les puits, la méthode utilisée était celle de l'escarpolette, que Martel utilisera à ses débuts.



L'escarpolette vue par les Autrichiens, avec une ceinture de maintien et...la bougie à la main !

A la fin du XIX^e siècle, le plus grand puits exploré par les Autrichien était Kacna Jama mesuré 213 m à l'époque et ramené à 185 m. Dans la conquête souterraine, c'est l'exploration des grandes verticales qui s'impose comme la plus prestigieuse. Elle a créé une aura qui a longtemps imprégné l'esprit des spéléologues.

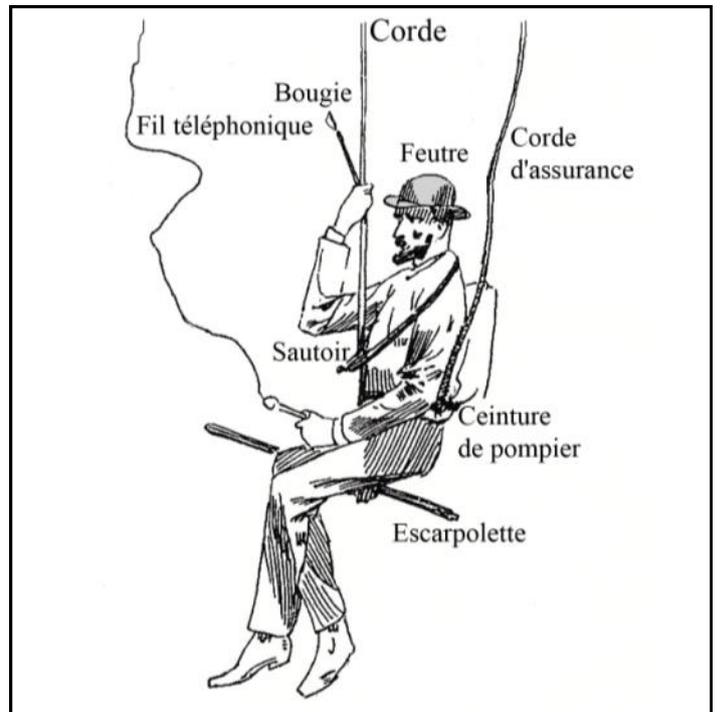


Le gouffre a été équipé d'échelles fixes dans la première partie du puits et d'un treuil dans la seconde qui débouche dans un grand vide.

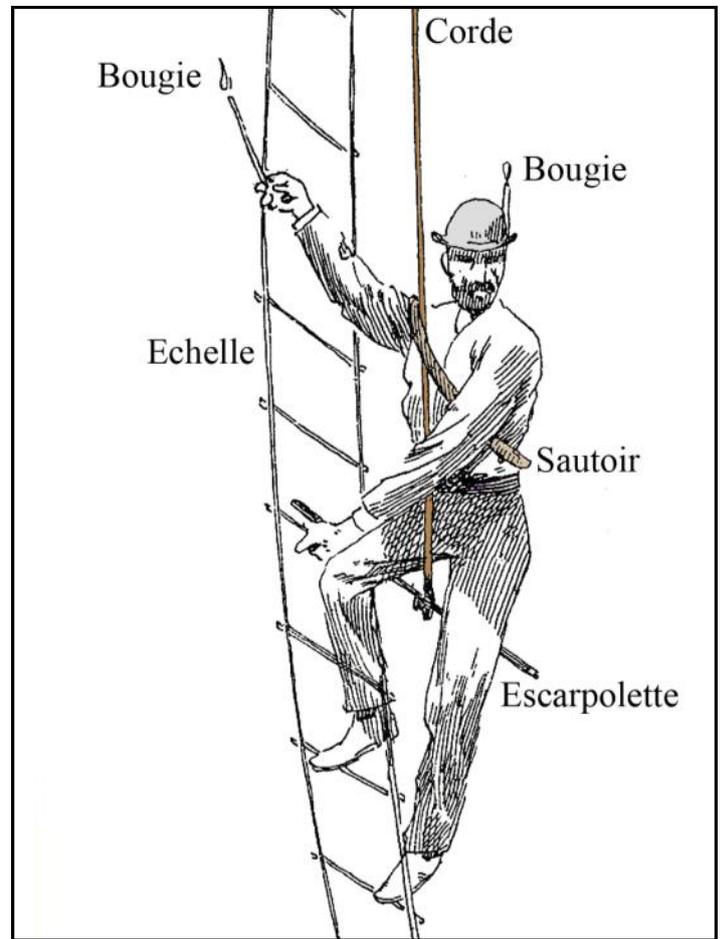
Martel et les puits

Dans ses premières explorations, il employa donc la méthode de l'escarpolette [4]. C'était une branche de bois vert de 60 cm de long et de 6 à 7 cm de diamètre coupée aux abords du gouffre. On attachait en son milieu une solide corde de chanvre de 14 mm de diamètre (bien que parfois, Martel utilise le terme *câble* et non *corde*). L'audacieux explorateur s'asseyait sur cette escarpolette, une corde en bandoulière passait autour du buste le maintenant contre la corde. De plus, l'explorateur avait une ceinture de pompier à laquelle était attachée une deuxième corde dite d'assurance. Une équipe de six solides gailards, commandée par un contremaître était chargée de

Martel améliora l'escarpolette autrichienne avec une seconde corde d'assurance et le téléphone.



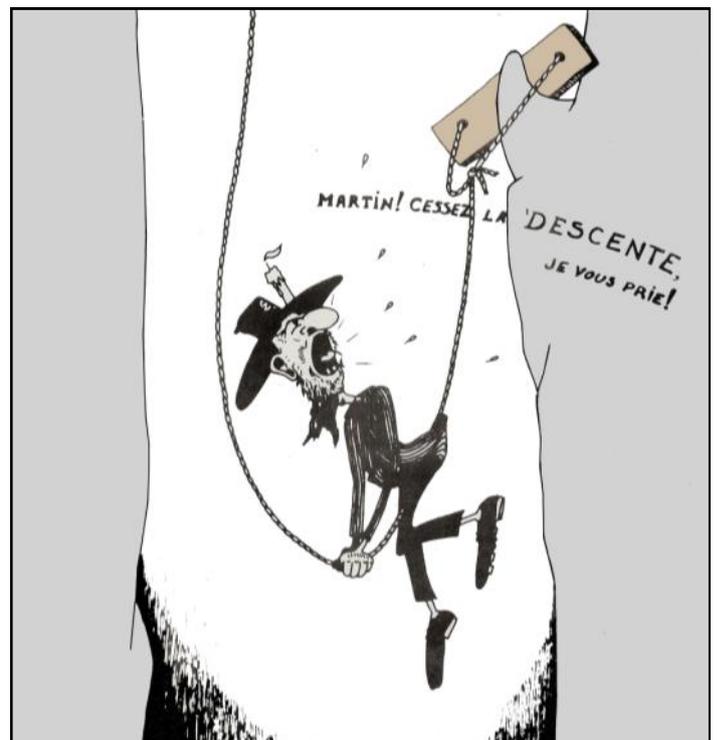
descendre, puis de remonter l'explorateur juché sur son escarpolette, la corde passant sur une branche de bois en travers de la lèvre du gouffre! Martel essaya aussi une chèvre avec poulie où seuls quatre ou cinq hommes suffisaient, mais aussi un treuil actionné par trois ou quatre hommes. C'est avec l'escarpolette qu'il explora le 29 juin 1889 son premier grand puits : le puits monumental de Rabanel (Hérault), où le sommet du grand éboulis fut atteint à 130 m de profondeur. Il y avait de gros frottements et on peut imaginer les tourments que dut éprouver chaque explorateur pendu au bout de la corde. Peu après, le 7 juillet, il explorait un autre puits spectaculaire : celui du Mas Raynal (105 m).



O ne grimpait pas à l'échelle qui empêchait de tourner et qui servait à aider les hisseurs quand la corde coïncait.

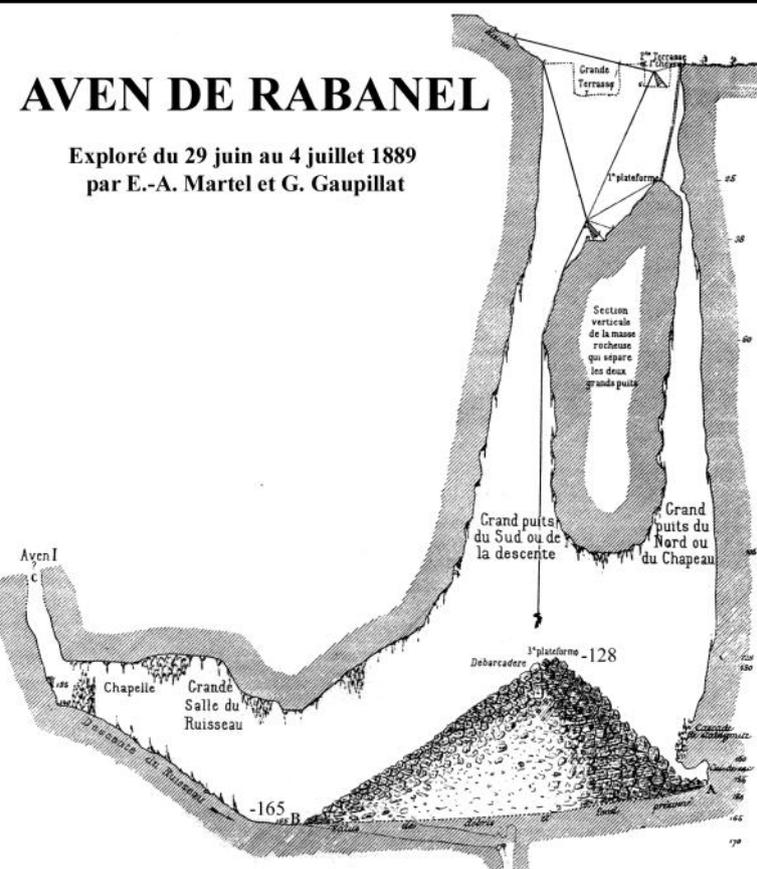
les échelles, dont le bruit était amplifié par le vaste volume de la salle terminale, trompé par un sondage excessivement erroné, il abandonna avec amertume [5]. Ah ! non, je n'aurai pas le Chourum Martin. Il refuse de se dévoiler ! C'est une des grandes voies de la nature qui refuse ici de nous dévoiler son secret... C'est bien le gouffre formidable, sublime, dantesque, plus impressionnant encore que l'immense Rabanel de Ganges.

L'échec de Martel au Chourum Martin, vu par G. Tourniaire.



AVEN DE RABANEL

Exploré du 29 juin au 4 juillet 1889
par E.-A. Martel et G. Gaupillat

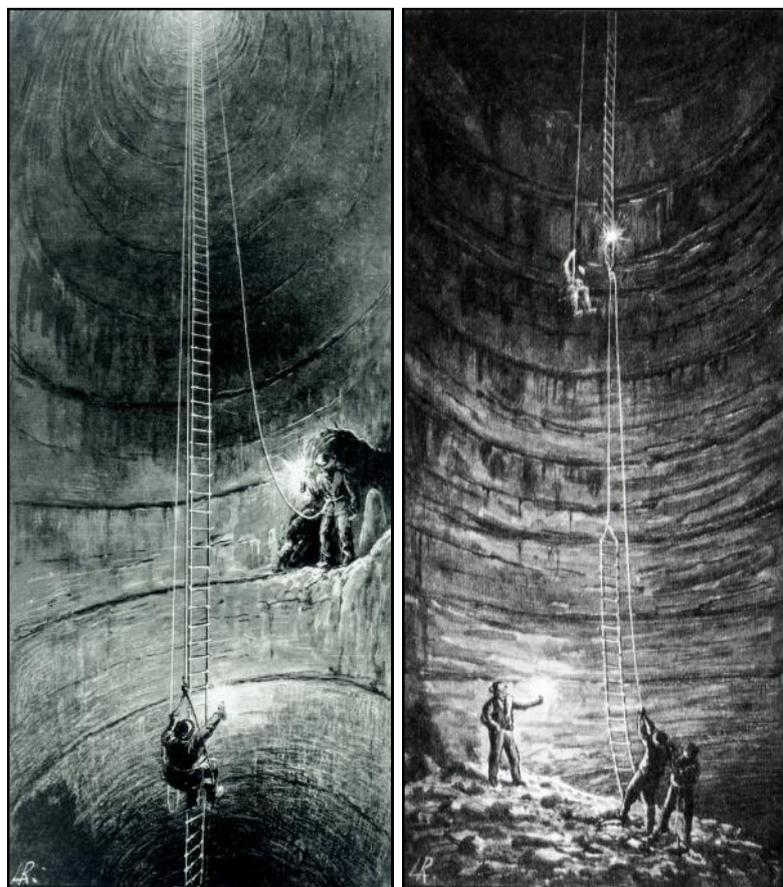


L'exploration du monumental Rabanel dura 6 jours. On voit les chèvres qui ont été installées pour diminuer les frottements.

Quant aux échelles, il n'en avait que 12 m en 1888. Quatre années plus tard, en 1892 il était arrivé à 142 m, après plusieurs acquisitions. C'était l'année où il explora Jean Nouveau. Dans de nombreuses gravures, on voit les manœuvres entreprises dans les gouffres profonds où Martel manquait d'échelles (Vigne Close, Jean Nouveau). Même quand Martel eut assez d'échelles, la corde avec escarpolette subsista. Elle doublait l'échelle qui équipait le puits. L'échelle permettait à l'explorateur treuillé de ne pas tourner comme une toupie au cours de la descente. De plus, à la montée, il pouvait aider l'équipe qui le hissait dès qu'il y avait un problème, surtout quand il y avait des frottements, ou un coincement. C'est en 1892, quand il eut 142 m d'échelles qu'il explora le premier puits du Jean Nouveau, profond de 163 m. Les 22 premiers mètres étaient équipés d'une corde au bout de laquelle était amarré le train de 142 m d'échelles. Les images dessinées par Rudeau décrivent mieux que toute phrase l'ambiance de cette exploration.

L'échec du Chourum Martin

Du 31 juillet au 1^{er} août 1899, le glorieux explorateur connut un échec cuisant au Chourum Martin en Dévoluy. Gêné par les avalanches de pierres déclenchées par



Dans le Jean Nouveau, on voit l'emploi de l'escarpolette et de l'échelle.
 Dans la Vigne Close, on voit les manœuvres pour palier au manque d'échelles.

De Joly est arrivé...

Avec les fines échelles electron de sa fabrication, Robert de Robert de Joly domptait le gouffre en 1927. Après avoir fixé les éboulis avec des grillages, il atteignait le fond de ce magnifique puits de 190m. En 1970, j'en faisais la seconde exploration en compagnie de M. Lopez, G. Dou et A. Mattéoli [5]. Le débouché dans le plafond de la vaste salle terminale était à couper le souffle, bravo de Joly ! En 1980, illustrant les dangers qui avaient fait reculer Martel, B. Beltrando était fauché sur la corde par deux ou trois tonnes de stalactites de glace détachées du plafond [17-18].

Il est amusant de remarquer qu'en 1925, soit à la même époque que de Joly, le premier puits de la Spluga della Preta, en Italie, profond de 131 m, était descendu par G. Battisti attaché à une corde retenue par des chevaux !

LES DEUX ECOLES

En France, après la guerre 1939-45, deux écoles d'exploration s'affrontaient :

L'école alpine issue des explorations menées par Pierre Chevalier à la Dent de Crolles s'inspirait plus des méthodes d'escalade (descente en rappel) et avait une approche beaucoup plus sportive des explorations. On privilégiait les équipes légères et rapides, telles celle qui réalisa le 4 juin 1947 la première traversée de la Dent de Crolles, qui avec 603 m de dénivellation devint la cavité la plus profonde du monde. Un treuil n'aurait été employé que d'une manière exceptionnelle. Dans les Alpes, je n'ai connaissance que de celui utilisé en 1969 pour l'exploration du Pot II, puits profond de 302 m.

L'école pyrénéenne était beaucoup plus en retrait, beaucoup plus axées vers les expéditions lourdes avec beaucoup de perte de temps. Sa figure la plus marquante,

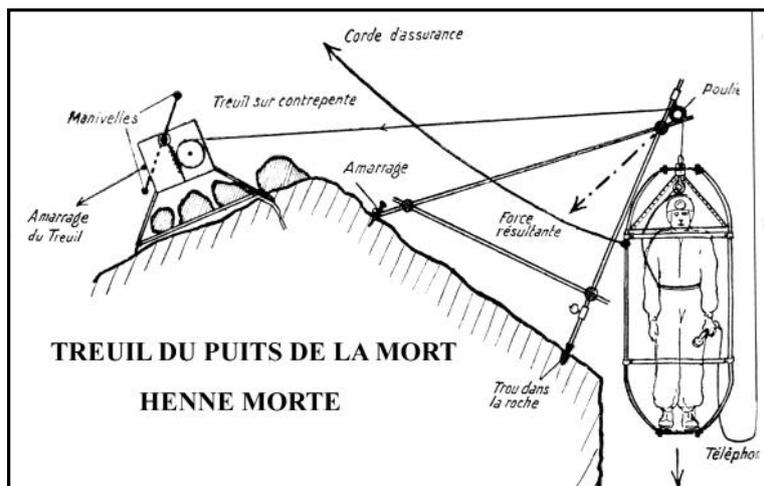
Norbert Casteret, n'avait rien du technicien qu'était Robert de Joly. Pourtant les cavités pyrénéennes avaient attiré de grands noms, plus scientifiques que sportifs. Les grandes explorations qui s'y firent furent très médiatisées.

DEUX EXPLORATIONS MEDIATISEES

Le Clot de la Henne Morte

Découvert en 1940, l'exploration complète de ce gouffre fut retardée par la Guerre. Une exploration de 1943 fut marquée par un double accident au cours duquel Maurel et Loubens furent blessés. Il fallut attendre le 31 août 1947 pour que le fond en soit atteint. Sa profondeur donnée alors -446 m, fut ramenée plus tard à -358 m. La principale difficulté de son exploration était un puits arrosé de 75 m de profondeur appelé Puits de la Mort. Le Parisien Jean Susse était partisan de planter des pitons pour écarter le train d'échelle de plus de 2 m hors du gros de la cascade. Les organisateurs préférèrent la très lourde installation d'un treuil qui actionnait une nacelle, surmontée d'un « chapeau chinois » protégeant les spéléologues des chutes d'eau [7]. Avec le campement et la nourriture, plus d'une tonne de matériel fut descendue dans le gouffre.

Plusieurs noms célèbres furent associés à cette expédition : Norbert Casteret, Felix Trombre, Raymond Gaché, les cinéastes Jacky Ertaud et Marcel Ichac. Elle fut fortement médiatisée, bien plus que celle de la Dent de Crolles qui, deux mois plus tôt avait révélé la cavité la plus profonde du monde (-603).



Donné pour 100 m, le puits de la mort fut ramené à 75 m. Avec les frottements, l'emploi du treuil ne fut pas facile.

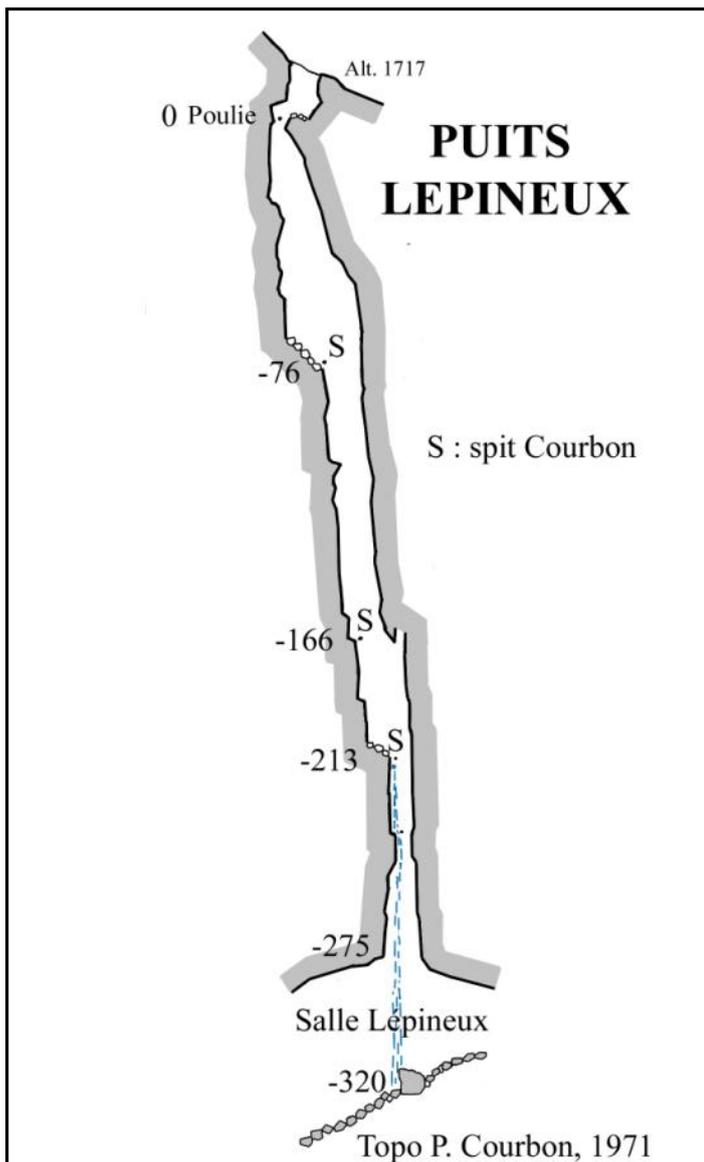
La Pierre Saint-Martin

C'est le gouffre mythique par excellence. Son exploration fut marquée par la mort de Loubens dans le puits Lépineux, profond de 320 m. Les explorations furent les plus médiatisées de l'histoire de la spéléologie. Elles eurent droit à la couverture de Paris-Match qui à l'époque tirait à 1 500 000 exemplaires. Des grands noms y furent associés, parmi lesquels le vulcanologue Haroun Tazieff qui lui consacra un livre [8].

Là encore, il y eut des expéditions très lourdes. Max Cosyns, dont le nom est associé au Bathyscaphe, imagina un treuil à pédales mu comme un vélo. Le pauvre Marcel Loubens trouva la mort alors qu'il était à moins de 10 m du fond du puits, suite au desserrement de l'attache du câble. Les incidents lors de la remontée par le treuil se multiplièrent et le treuil de Cosyns fut remplacé par un autre plus solide, réalisé par Corentin Queffelec.

Lors de la remontée du corps de Loubens, les scouts lyonnais du Clan de la Verna qui se trouvaient dans la région se proposèrent pour équiper le puits entièrement à l'échelle et ainsi intervenir lorsque le câble du

treuil remontant le corps se coinçait. Cela leur fut refusé, illustrant l'écart monumental entre les méthodes alpines et pyrénéennes.



Seuls les 80 derniers mètres du puits sont plein vide, agrémentés d'une charmante arrivée d'eau. Au vu de la coupe, on devine tous les problèmes liés au frottement lors de la remontée au treuil.

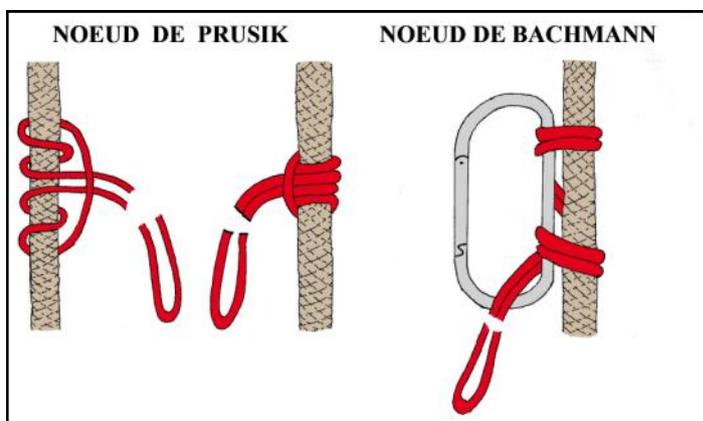
L'ARRIVEE DES NOUVELLES TECHNIQUES

Las Golondrinas. Il faut faire un saut aux Amériques, quand l'Association for Mexican Caves Studies (AMCS) découvrit le prodigieux puits de las Golondrinas. En 1967, sans complexes et non marqués par les techniques européennes, après une descente en rappel, ils remontèrent les 333 mètres de verticale absolue au nœud de Bachmann. Ce nœud est une variante du Prüssik, méthode employée par les montagnards en difficulté au bout d'une corde de rappel. Utilisant une corde de 13 mm, ils mirent 2h30 en moyenne pour remonter le puits [9]. Pour avoir exploré le gouffre quelques années plus tard [10], je reste admiratif devant leur témérité. Mais cette exploration hors norme ne fut pas médiatisée et nous n'en primes connaissance en Europe que quelques années plus tard.

Le grimper sur cordes. Le jûmar a été inventé en 1948 par deux alpinistes suisses : A. Jûsi et W. Marti, à l'usage des alpinistes qui dans un rappel débouchaient plein vide. Non connu des spéléologues, je ne l'utilisais pour la première fois qu'en 1966. Je trouvais cette poignée très pratique pour mieux tirer sur la corde, lors d'une



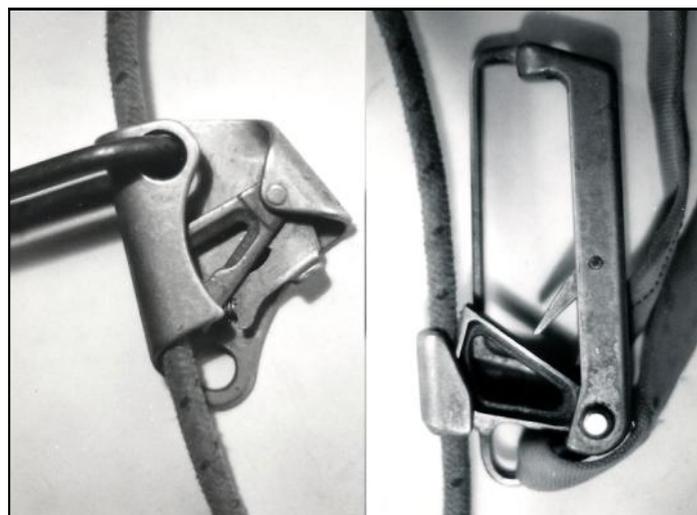
Dès le départ de las Golondrinas, on est dans un vide immense. Bravo à l'A.M.C.S. d'avoir osé y utiliser le nœud de Bachmann.

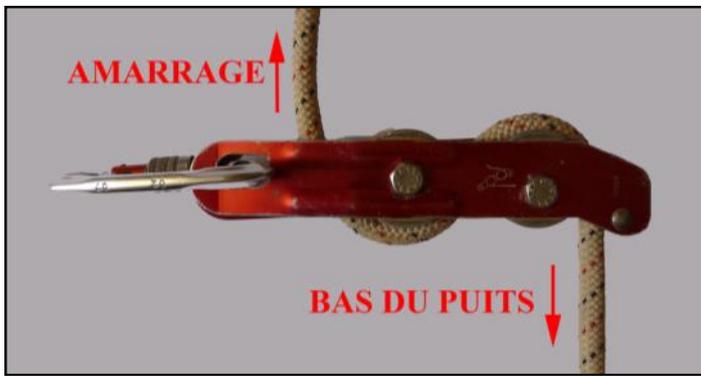


assurance ou pour la remontée des sacs de matériel! J'en achetais aussitôt une...

En 1969, je faisais la connaissance de l'équipe de Fontaine-la-Tronche (banlieue de Grenoble). C'était la meilleure équipe française de l'époque. Nous discutons de l'usage des jûmars et chacun de son côté faisait des essais. Le 1^{er} novembre 1970, lors de l'exploration du gouffre Lonné Perret (-717), nous employions le jûmar pour remonter les puits. C'était le premier grand gouffre exploré ainsi. En avril 1973, la parution de "Techniques de la spéléologie alpine", de Jean-Claude Dobrilla et Georges Marbach permettait de vulgariser cette nouvelle technique.

Le bloqueur et le jûmar avec lesquels l'auteur fit ses premières remontées en 1970.





Avant de remonter, il fallait descendre! Le descendeur fut imaginé par Bruno Dressler vers 1964, comme le bloqueur.

SECOUER LE COCOTIER

Aujourd'hui, nous sommes arrivés dans une ère d'innovations et de changements incessants, marquée par l'évolution exponentielle de l'informatique et de l'électronique. Bien que parfois un peu dépassé, l'homme en a pris son parti. Il y a cinquante ans, nous n'étions pas encore entrés dans cette tornade évolutive et la nouveauté avait beaucoup plus de mal à prendre. A deux reprises, je dû « secouer le cocotier » !

La solitaire de la Pierre Saint-Martin

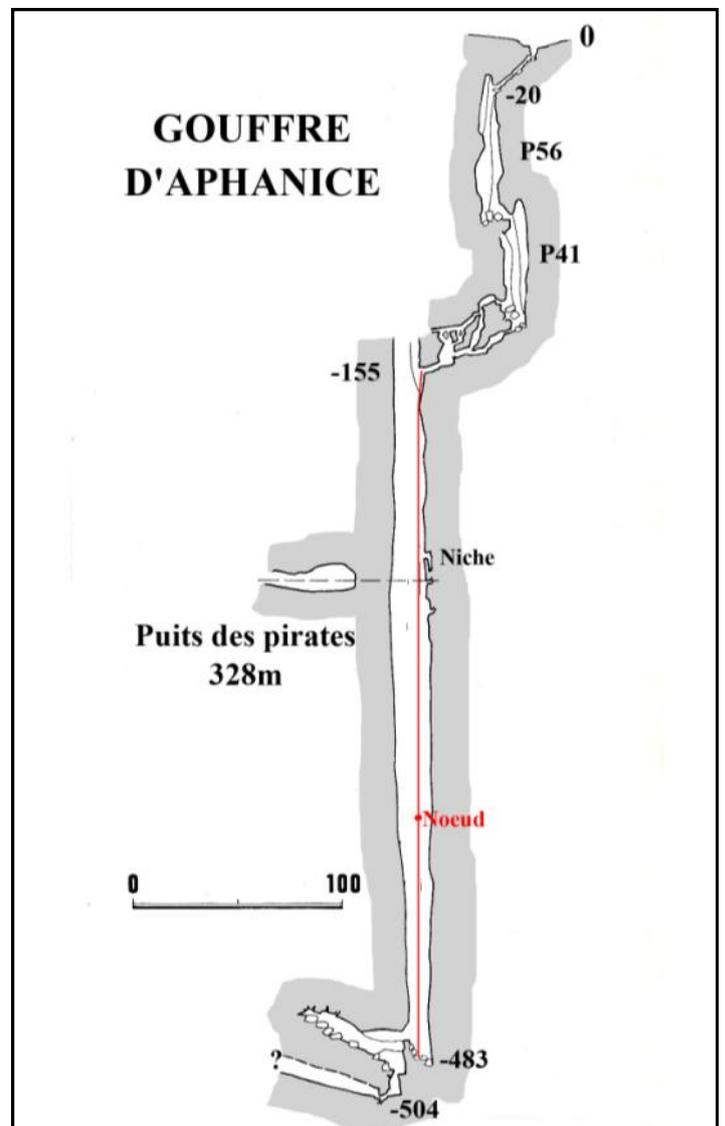
En 1971, j'avais été énervé par la manière dont Co-rentin Queffelec avait traité et expulsé des amis toulonnais qui venaient faire le puits Lépineux à l'échelle [11]. Je décidais alors, non seulement de faire l'exploration solitaire du gouffre par le puits Lépineux jusqu'à la salle de Verna, mais de la faire avec des échelles, pour montrer que cela aurait pu être fait en 1951-53. Chargé de 90 kg de matériel dont je m'allégeais au fur et à mesure de la descente, je mis 12 heures équipement et déséquipement compris pour faire cette exploration. Philippe Renault, alors rédacteur de la revue accepta l'article que je rédigeais [12], à l'encontre de ceux qui disaient que c'était un très mauvais exemple. Patrick Penez et Frédéric Poggia réalisèrent plus tard, d'autres solitaires encore plus profondes, sans incident [15] !

L'entrée du puits Lépineux en 1971, avant que les Espagnols n'y bâtissent un monument fermé à clef.

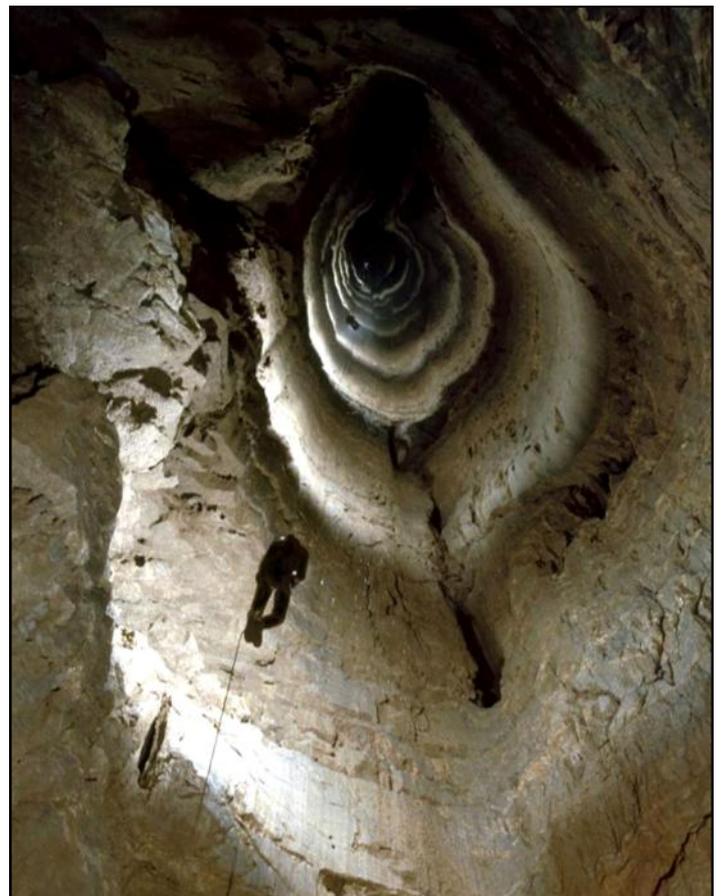


Le puits des Pirates.

L'année suivante (1972), je faisais encore des éclats dans les Pyrénées, où deux puits très profonds avaient été découverts sans être descendus, au Mont Caup [13] et à Aphanicé. Je me limiterai à Aphanicé découvert l'année précédente par un club local. J'avais fait l'effort de contacter les découvreurs pour leur proposer mes services et même la formation aux techniques nouvelles des deux meilleurs membres de leur club. Ma proposition fut refusée.



Le magnifique des Pirates photographié par Paul De Bie (S. C. Avalon). J'avais dans mon sac une corde de 200m que je raccordais en plein vide à l'endroit marqué noeud.



Le gouffre Aphanice n'a plus de secret pour ces trois hommes

On n'attend plus que la sortie de la fluorescéine pour connaître la résurgence des eaux

Lorsque, le 4 juillet dernier, deux spéléos anonymes vainquirent la verticale d'Aphanice, en Pays Basque, sur le territoire de la commune de Mendive, on parla de « petite guerre des gouffres » : Il s'agissait d'une entorse au code d'honneur de la spéléologie qui veut que l'exploration d'une cavité

francs-tireurs en compagnie du Parisien Jean-Pierre Combredet. But de l'expédition : atteindre le fond de l'abîme en empruntant ce qu'ils appellent avec humour « Le puits des pirates ».

A la corde lisse

l'eau. Technique utilisée : la corde lisse en nylon de neuf millimètres et l'appareil jûmar.

« La spéléologie moderne tend de plus en plus à utiliser les techniques alpines en les adaptant au milieu dans lequel nous évoluons » explique Ruben Gomez, pionnier de cette méthode dans les



Pour ne pas déroger aux coutumes de l'époque, nous avions médiatisé notre exploration et plusieurs journaux nous avaient réservé un article. Ici l'article du journal Sud-Ouest. Notre exploration devait dépasser le côté purement sportif et nous avions pris avec nous deux litres de fluorescéine. La coloration n'avait pas abouti.

En août 1972, le club avait fait appel aux CRS du secours en montagne pour installer un treuil au sommet du puits. Mais au cours de l'exploration, un violent orage amenant des cataractes dans le puits avait fait échouer leur tentative. Ils me fournissaient alors un prétexte inespéré : c'était aux spéléologues amateurs et non aux professionnels des secours en montagne à faire cette première. La semaine suivante, avec Jean-Pierre Combredet et Ruben Gomez, nous explorions le Puits des Pirates qui s'ouvrait à -155 dans le Gouffre d'Aphanice. Avec 328 m de verticale absolue, c'était la plus profonde verticale intérieure du monde [14].

Le pirate piraté !

En 1974, les Autrichiens s'étaient arrêtés dans le Hochlecken Grosshöhle [1] sur un puits intérieur sondé 352 m. J'avais eu l'imprudence de faire paraître la nouvelle dans la rubrique écho des profondeurs de Spelunca. Dans l'hiver, je contactais les Autrichiens et nous convenions que je viendrais explorer le puits durant l'été 1975. Le 23 août 1975, je descendais dans le gouffre accompagné de deux Autrichiens et de Georges Bois. A 250 mètres de profondeur dans le puits, à un endroit propice pour faire un fractionnement, à mon grand étonnement je no-

tais deux spits où j'accrochais ma corde! Au sortir du gouffre, les discussions avec les responsables du refuge de montagne voisin m'apprirent que des Français du midi avaient fait le gouffre deux semaines avant. C'était le Groupe Ragaie du Vaucluse avec qui j'avais exploré le grand puits de l'aven du Mont Marcou quelques mois plus tôt... On n'est jamais mieux trahi que par ses amis [15]!

CONCLUSION

J'ai voulu décrire les conquêtes marquantes des grands puits et les méthodes d'exploration qui se succèdent jusqu'à l'avènement du grimper sur corde avec le jûmar au début des années 1970. C'était une belle aventure.

Depuis, la généralisation des voyages a permis à un grand nombre de spéléologues d'aller partout dans le monde à un prix accessible. Les pays où se font des explorations se sont multipliés et des équipes s'y sont alors créées. La méthode du grimper sur corde a conquis toute la planète spéléologique. Aussi, l'exploration des grands puits s'est banalisée, elle a perdu son caractère exceptionnel et le prestige dont elle se paraît autrefois. Fini le fracas médiatique de la Pierre Saint-Martin !

PLUS PROFONDES VERTICALES DESCENDUES EN 1972

Provatina (Grèce)	1968	392 m	Royal army med. corps (G.B.)	Treuil
Las Golondrinas (Mexique)	1967	333 m	A.M.C.S.	Nœud de Bachmann
Aphanizé (France)	1972	328 m	P. Courbon-Combredet-Gomez	Jûmar
Puits Lépineux (Espagne)	1951	320 m	Lépineux-Occialini	Treuil
Sotano del Barro (Mexique)	1972	310 m	A.M.C.S.	Jûmar
Puits Juhué (Espagne)	1966	302 m	S.C. Dijon (Fr)	Treuil
Pot II (France)	1969	302 m	A.S. Vercors	Treuil
Abisso Revel (Italie)	1931	299 m	G.S. Fiorentino	Echelles corde+corde

Je laisse le lecteur comparer le tableau ci-dessus à la liste trouvée sur Internet en 2019:

[Liste des plus grands puits naturels — Wikipédia](#)

La comparaison est incroyable, impensable ! Trois puits dépassent maintenant 600 m de profondeur [16] et douze puits 500 m. Provatina est passé de la 1^{ère} à la 23^{ème} place mondiale. Quant au puits des Pirates, il a rétrogradé de la 3^{ème} à la 37^{ème} place... Bien que la communication par Internet ait facilité les choses, la réalisation de cette liste et sa mise à jour ont représenté beaucoup de travail. Mais, malgré son grand intérêt, elle reste impersonnelle,

le nom de son auteur n'y figure même pas ! Que son auteur me pardonne, sa lecture ne traduit pas le parfum d'aventure de notre saga souterraine.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] P. Courbon, Cl. Chabert, 1986, Atlas des Grandes cavités mondiales (compte d'auteur)
- [2] Pierre Martel, 1959, Quatre cent bouches d'enfer, Alpes de Lumière n° 16, p. 43-47
- [3] E.-A. Martel, 1928, La France ignorée sud-est, Delagrave, p. 147
- [4] E.-A. Martel, 1896, Les abîmes, Delagrave, p.15-19
- [5] E.-A. Martel, 1928, La France ignorée sud-est, Delagrave, p. 183

[6] P. Courbon, 1971, Le chourum Dupont-Martin, Spelunca n° 4, p. 10-13
[7] M. Duchêne, 1982, P.-A. Drillat, La coumo d'Hyuernedo, p. 42-47
[8] H. Tazieff, 1952, Le gouffre de la Pierre Saint-Martin, Arthaud.
[9] Association for Mexican Caves Studies, 1968, Bull. N° 2
[10] P. Courbon, 1974, El sotano de las Golondrinas, Spelunca n° 1, p.5-7
[11] C. Queffelec, 1968, Jusqu'au fond du gouffre, Ed. Stock
[12] P. Courbon, 1972, Réflexion sur une solitaire au gouffre de la Pierre Saint-Martin, Spelunca n° 1, p. 18-19
[13] J.P. Combredet & P. Courbon, 1973, Le Gouffre du Mont-Caup, Spelunca n° 4, pp.106-107

[14] P. Courbon, J.-P. Combredet, R. Gomez, 1973, Le gouffre d'Aphanicé, Spelunca n°2, p. 48-49.
[15] P. Courbon, 2003, Chroniques souterraines, Ed. Abyemes, p. 173-181 et 165-167
[16] P. Courbon, 2008, Les Tiankengs ou puits géants chinois, Spelunca n° 112, p. 29-34.
[17] Voconcie n°13, 1980, p. 25-26
[18] Spelunca Mémoires n° 18, G. Arthaud, p. 249-250

Paul Courbon, novembre 2019.

Article paru dans Spelunca n° 158, juin 2020, p. 40-47